

# Déprise et déprime

L'élévation de la productivité du travail agricole, « élément majeur du niveau de vie d'un peuple » selon Jean Fourastié, a entraîné l'apparition d'excédents durables qui menacent les grands équilibres économiques. En France, il n'y aurait d'autre remède que le retour à la friche de six millions d'hectares, soit le tiers des surfaces actuellement cultivées, et cette "déprise agricole" devrait entraîner la disparition de la moitié des exploitations dans les quinze ans à venir ! Comment de telles perspectives n'engendreraient-elles pas une profonde "déprime" chez les agriculteurs ? Comme beaucoup d'autres avant eux, il leur faut affronter une baisse des revenus, et même la perte de nombreux emplois ; mais leur mal est plus grave puisqu'il s'agit aussi, et peut-être surtout, de la disparition d'un authentique modèle de vie qui permettait d'accepter, sinon de vouloir, la perte comme détour bénéfique.

## NOBLESSE ET CLARTÉ

Dans l'Antiquité classique, l'agriculture était honorée à la différence des arts mécaniques. Le travail de l'artisan le confine dans son atelier, ruine son corps et ôte à l'âme son énergie ; sa besogne ne lui permet de s'occuper ni de ses amis ni de l'État. Par contre, la culture de la terre forme les meilleurs citoyens et les meilleurs soldats. La vie au grand air, les exercices physiques, ne sont-ils pas communs à l'agriculteur et au soldat ? Comme un général qui mène ses troupes au combat, le cultivateur, avec ses ouvriers, doit savoir commander, encourager, entraîner, obtenir une obéissance volontaire.

Pour Xénophon, « l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts. Dès que l'agriculture va bien, tous les autres arts fleurissent avec elle, mais quand on est contraint de laisser la terre en friche, presque tous les autres arts s'éteignent et sur terre et sur mer » Le savoir-faire agricole est d'ailleurs facile à découvrir, et l'agriculteur qui a réussi expliquera généreusement comment il s'y est pris, ne conservant nul secret comme les autres artisans. En un mot, « l'agriculture est de tous les arts, le plus facile à apprendre ».

## DE LA DISETTE À LA GESTION

En dépit de ces éloges, la productivité agricole ne fut jamais suffisante pour écarter définitivement le retour des disettes et des famines. On peut apprécier à une année sur quatre au XVIII<sup>e</sup> siècle, et à une sur cinq au XVII<sup>e</sup> siècle, le nombre des années où la production agricole a permis d'offrir à l'ensemble de la population le minimum physiologique ! Il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que la faim disparaisse de nos régions.

Cette amélioration de la productivité ne fut pas seulement la conséquence de l'application des sciences et des techniques aux travaux de la terre. Comme Fernand Braudel l'a montré à propos de l'Angleterre, pour que la révolution industrielle fût possible, il a d'abord fallu que la production agricole augmente plus rapidement que la population. L'énorme essor de Londres après 1650 et une demande accrue de viande ont entraîné une très forte augmentation du cheptel, qui a fourni une quantité accrue d'engrais, d'où un meilleur rendement des céréales ! En complément de ce "cercle vertueux" purement conjoncturel, la transformation des rapports entre le propriétaire et le fermier permit à ce dernier d'investir sans crainte et de mener son exploitation selon les règles du marché et de la gestion capitaliste.

Les changements intervenus dans la gestion de l'exploitation agricole gagnée peu à peu par l'esprit d'entreprise, de plus en plus soucieuse de regroupement, d'organisation, de rationalisation, ont engendré « l'abondance économique, la richesse que la France connaît depuis 1955 ou 1960 » (Jean Fourastié). Comme l'écrit Pierre Leroy dans **L'avenir de l'agriculture française**, « la productivité s'est améliorée à un rythme très impressionnant depuis 1950... À bien des égards, les jeunes paysans français ont bien été les japonais de notre économie, par leur dynamisme et leur courage ».

Et voici que pour couronner ces efforts, la surproduction, maladie spécifique de l'industrialisation, frappe durablement l'agriculture ! Telle une victoire à la Pyrrhus, les succès de l'agriculture annoncent le malheur des agriculteurs, dès lors que l'exigence de gestion rigoureuse ne vaut plus seulement pour chaque exploitation, mais s'applique à la régulation du marché national et international.

## SPÉCULATION ET HISTOIRE

Ennoblie par sa comparaison avec l'art militaire, enrichie par son assimilation à l'entreprise industrielle qui recherche la rationalité technologique et comptable, l'agriculture recèle un modèle plus fondamental, susceptible d'éclairer les divers domaines de l'activité humaine. Nous pourrions l'appeler le modèle "spéculatif", en prenant ce terme non pas au sens de simple observation ou de contemplation abstraite, mais au sens de l'acceptation d'une mise à distance, d'une perte, pour mieux se retrouver et mieux s'y retrouver, tout comme il faut que dans le miroir ("speculum" en latin) notre image nous quitte si nous voulons accéder à une meilleure conscience de notre physionomie. Ce jeu "à qui perd gagne" constitue l'essence même de l'agriculture, comme le souligne Jean-Jacques Rousseau : « (pour) ensemer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite ».

Ce modèle "spéculatif" de l'agriculture se retrouve au cœur des religions et des grandes idéologies. Non loin d'Athènes, les mystères d'Eleusis célébraient la déesse de la végétation et des moissons, Déméter, dont la fille Perséphone, enlevée aux enfers, enfouis sous la terre, revenait chaque année à la lumière du jour. Ce mythe, comme le rappelle Mircéa Eliade, exprimait « une solidarité mystique entre (...) la mort violente, l'agriculture et l'espoir d'une existence bienheureuse outre-tombe ». Cette métaphore se retrouve sur les lèvres du Christ : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; et qui hait sa vie en ce monde, la conservera en vie éternelle » (Jean 12, 24).

La même conception nourrit les grandes visions de l'histoire comme celles de Hegel, et surtout de Karl Marx qui, dans **Le Capital**, n'hésite pas à déclarer : « Dans l'histoire comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie ». Pour Emile Zola, comme en témoignent les dernières lignes de son roman **Germinal**, les mineurs asservis sous terre et déshumanisés, sont le germe d'une humanité nouvelle : « Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre ».

## SPIRALE ET ESPÉRANCE

Ce mouvement "spéculatif", cet "à qui perd gagne" peut être étudié expérimentalement dans le comportement des êtres vivants pour apprécier leur aptitude à résoudre des problèmes inédits, grâce à un labyrinthe confectionné au moyen d'un grillage déroulé en spirale. Si la proie est au centre, le sujet placé à l'extérieur, peut, une fois l'entrée découverte, progresser régu-

lièrement et continûment vers son objectif. Par contre, si la proie est placée à la sortie de la spirale, et le sujet en son centre, il ne peut progresser qu'en acceptant d'abord de s'écarter de l'objectif. Parvenu tout près du but, il lui faudra accomplir le plus grand détour pour franchir le dernier intervalle; et il n'en aura jamais été aussi près que lorsqu'il en sera le plus loin !

Le tragique de l'existence humaine tient sans doute à son caractère spiral

dont l'agriculture offre depuis la nuit des temps un prototype éclatant. Les agriculteurs peuvent-ils encore puiser dans ce modèle ancestral des raisons d'espérer, et d'échapper à la "déprime" lorsqu'ils voient se profiler à l'horizon l'inéluctable "déprise" ?

Le modèle "spéculatif" ou "spirale", qui permet de vivre la perte et la mort comme un gage de renaissance, peut-il encore jouer son rôle lorsque la perte est celle du modèle lui-même ?